de la violence, de l'impudicité, du mensonge et de la folie), c'est en tant que poète et usant de la forme poétique qu'il porte cette condamnation. M. Aussedat (« Les chaînes exégétiques : une forme littéraire et une pratique d'érudition florissantes dans le domaine de l'exégèse de langue grecque ») étudie une forme radicalement nouvelle que prend l'exégèse biblique, les chaînes exégétiques. Après une présentation du genre, elle se penche sur son fonctionnement complexe à partir de l'exemple des chaînes sur Jérémie : deux types de chaînes ont été transmis, dont la forme obéit à deux projets, littéraire et exégétique, différents. Ouvrages de référence pour les érudits, les chaînes permettent d'entrevoir de manière concrète l'activité des lettrés. Enfin, M. Ribreau (« *Vt te salubriter ueritas uincat* [*Contra Iulianum*, III, 21, 42] : le *Contra Iulianum*, une œuvre polémique à caractère protreptique ») pose le problème du genre littéraire du *Contra Iulianum* d'Augustin, et des buts que l'évêque d'Hippone assigne à la littérature polémique : l'analyse rhétorique et littéraire (en particulier du vocabulaire agonistique) montre qu'il s'agit avant tout de convaincre l'adversaire et d'obtenir qu'il se convertisse. Ainsi, en dépit de son titre, le traité d'Augustin s'apparente au genre protreptique.

Cet ouvrage élégant et soigné se clôt avec une bibliographie et un index des noms propres.

Laetitia Ciccolini.

Archéologie. Histoire de l'art

Giovannangelo Camporeale & Giulio Firpo (dir.), *Arezzo nell'Antichità* (Accademia Petrarca di Lettere, Arti e Scienze, Arezzo) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2009, 293 pages, 28 planches de photographies en couleur, plans, dessins, photographies en noir et blanc dans le texte.

Il s'agit d'un très beau livre, qui pourra être feuilleté avec plaisir par des lecteurs non spécialistes, mais qui fournira aussi un commode instrument de travail aux chercheurs désireux de se renseigner sur l'Arezzo antique. Ils y trouveront une information de très haute qualité, qui leur permet d'aller plus loin si nécessaire (ainsi, s'il n'y a pas de notes en bas de pages, chaque chapitre est pourvu d'une bibliographie à laquelle le texte renvoie) et toutes les facettes de la question sont prises en considération, avec des chapitres confiés aux meilleurs spécialistes (p. ex., sans que nous puissions les citer tous, Stefano Bruni pour l'artisanat artistique, Luigi Donati pour les relations avec Chiusi, Adriano Maggiani pour la Chimère, Jean-Paul Morel pour la céramique à vernis noir, Luciano Agostiniani pour l'épigraphie étrusque, Franca Maria Vanni pour le monnayage d'époque étrusque, Armando Cherici pour le développement de la ville, Marta Sordi pour l'histoire de la cité au I^er^ siècle av. J.-C., Pierfrancesco Porena pour la figure de Mécène, Marco Buoncuore pour les familles à époque romaine, Francesca Paola Porten Palange pour la céramique arétine, Giovani Uggeri pour le système des routes, Pierluigi Licciardello et Alberto Fatucchi pour le diffusion du christianisme), sans compter les contributions propres des deux directeurs de l'ouvrage (synthèse sur la ville à époque étrusque et aperçu sur l'histoire de découverte du passé de la cité par Giovannangelo Camporeale et institutions d'époque romaine par Giulio Firpo). Une partie est également consacrée à l'exposé des trouvailles archéologiques récentes dans le territoire. Nous nous contenterons d'évoquer ici les remarques d'Adriano Maggiani sur ce qui est peut-être le monument le plus

emblématique de l'antique cité étrusque, la Chimère qui, trouvée en 1553 et aussitôt récupérée par Côme I^er^ de Médicis qui la fit restaurer par Benvenuto Cellini (comme le rappelle Giovannangelo Camporeale p. 9-10) : il doit s'agir d'une réalisation d'artistes d'Étrurie méridionale (ce que confirme le type de graphie de la dédicace au Jupiter étrusque, Tin, qu'elle porte), faite à la demande de l'aristocraties locale ; mais, alors qu'elle avait dû faire partie d'un groupe imposant, où le monstre s'affrontait à Bellérophon monté sur Pégase, la Chimère avait déjà dû être séparée de cet ensemble dans l'Antiquité et enterrée, avec plusieurs autres bronzes, de moindre ampleur, qui ont été retrouvés en même temps qu'elle (outre un cheval, qui a été perdu, vraisemblablement une statuette d'offrant et une de Tin qui sont aujourd'hui conservés au Musée des Offices), dans un dépôt à la suite des troubles liés à l'opération de police effectuée par les troupes romaines en 212 av. J.-C. que Tite Live relate en 27, 24.

Dominique Briquel.

Valentina Vincenti, *Ceramica etrusco-corinzia del Museo Archeologico di Tarquinia* (Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia XVII, Archaeologica 150) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2009, 190 pages, bibliographie, 23 planches avec plans, dessins, photographies en noir et blanc et en couleurs.

Jorma Kaimio, *The Cippus Inscriptions of Museo Nazionale di Tarquinia* (Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia XVIII, Archaeologica 154) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2010, 217 pages, photographies et dessins dans le texte, bibliographie, concordance.

Roberta Gabrielli, *Ceramica etrusco-corinzia del Museo Archeologico di Tarquinia* (Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia XIX, Archaeologica 155) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2010, 567 pages, 26 planches de dessins, 30 planches de photographies, bibliographie.

Nous regroupons ensemble trois ouvrages qui montrent la fécondité scientifique de l'entreprise lancée par Mario Torelli pour assurer la publication des matériels conservés au musée archéologique de Tarquinia, entreprise qui se poursuit méthodiquement depuis la publication en 1980 du premier volume de la série, celui de G. Pianu sur les céramiques étrusques à figures rouges. On doit saluer comme elle le mérite cette entreprise, menée avec une persévérance sans faille, qui met ainsi à la disposition du public savant l'ensemble de la documentation d'un des musées les plus riches au monde dans le domaine étrusque. Les trois livres que nous présentons, dont la publication, comme les précédents, est assurée par les éditions Giorgio Bretschneider, dans la série *Archaeologica*, sont les derniers produits de cette opération de longue haleine, dont on pourrait espérer que tous les musées qui possèdent des collections comparables suivent l'exemple. Que ces trois ouvrages relèvent de la même série n'empêche que les *Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia* n'imposent aucun carcan à la forme de publication. Chacun adopte une présentation adaptée à la nature du matériel étudié. Ainsi l'ouvrage de Valentina Vincenti sur la tombe Bruschi fournit des photographies en couleurs des fresques de cette tombe reconstituée aujourd'hui au musée de Tarquinia à partir des deux panneaux qui en avaient été démontés déjà au XIX^e^ siècle et des autres qui y avaient été sagement mis à l'abri en 1963 devant le danger représenté par les activités des *tombaroli*, une fois qu'on eut retrouvé l'emplacement de ce monument dont on avait perdu le souvenir depuis sa découverte en 1864. Le décor de cette tombe est connu depuis longtemps (Gregorio Mariani avait été chargé d'en

faire des relevés dès que la découverte, survenue en 1864, fut connue) et le cortège de magistrats qu'il comporte est familier aux lecteurs francophones, puisqu'il figurait dans *La Vie quotidienne chez les Étrusques* de Jacques Heurgon, parue en 1961. Mais, comme trop de monuments qu'on croit connaître, on oubliait que cette tombe n'avait jamais donné lieu à une publication complète, tenant compte aussi de ce qu'on peut savoir de son mobilier — bien présenté et étudié par l'auteur, avec en particulier une excellente analyse des sarcophages avec figures de gisants qu'elle contenait. En accord avec les recherches les plus récentes, Valentina Vincenti, date le monument du tournant des IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C. — faisant ainsi justice de la datation sensiblement plus basse qui avait longtemps prévalu. On appréciera donc pleinement qu'un tel monument ait enfin reçu la publication qu'il méritait.

L'ouvrage de Jorma Kaimio concerne l'épigraphie : il fait le point sur une série de documents funéraires qu'ont livrés les nécropoles de la grande cité étrusque, les cippes, pour lesquels, à la différence de ceux de Cerveteri, l'antique Caeré, il n'existait pas jusqu'à présent d'étude d'ensemble. Une typologie de ces cippes est fournie, chaque inscription est étudiée avec, à chaque fois, photographie, dessin, transcription (et de bons index qui permettent de se faire une idée claire des acquis). Il n'a pas été toujours possible de donner toute la documentation souhaitable : on se trouve en effet en présence d'une bonne démonstration de ce que peut « l'archéologie dans les musées ». D'une part, les conditions précises de découverte on souvent été perdues, mais d'autre part le patient travail mené par Jorma Kaimio dans les archives lui a permis non seulement de retrouver un certain nombre de ces données, mais également de découvrir des inscriptions aujourd'hui disparues, et dont il ne subsiste que des relevés anciens. L'auteur distingue, sur les 323 documents étudiés, les inédits : ils sont au nombre de 40 (14 inscriptions étrusques et 26 latines). Les inédits ne sont pas seulement de courts textes dont il n'est guère étonnant qu'ils n'aient jusqu'ici pas retenu l'attention : un cippe avec inscription latine donne le nom d'un Éleutheros, affranchi de la puissante famille locale des Caesenni, et surtout un autre fait connaître un Publius Spurinna, nouveau membre de la *gens* Spurinna, célèbre par les *elogia* qu'elle avait fait dresser sur le forum de la ville romaine, célébrant les hauts faits de ses ancêtres du temps de l'indépendance.

Le livre de Roberta Gabrielli enfin est proprement archéologique. Il s'attache à une catégorie de céramique abondamment représentée (le catalogue décrit 654 objets) mais qui n'a qu'assez peu retenu l'attention des chercheurs jusqu'à présent, surtout s'agissant des petits vases à parfum, aryballes (173 exemplaires) et alabastres (62 exemplaires), reproductions locales de modèles corinthiens de la fin du VII^e^ et de la première moitié du VI^e^ siècle av. J.-C. dont la banalité apparente n'avait pas encouragé l'étude — et cela d'autant plus qu'on se trouve en présence, ici, d'objets dont le contexte de découverte a été perdu. L'auteur dresse une typologie rigoureuse, classant les formes et les éléments du décor, proposant des attributions aux différents ateliers déjà repérés. Il s'agit d'un ouvrage spécialisé ; mais le lecteur latiniste sera sensible aux remarques de l'auteur, p. 498-499, sur la lumière que cette production, si modeste soit-elle, jette sur la tradition relative à Démarate, et notamment le fait que, selon Pline, 35, 152, ce Corinthien venu s'établir à Tarquinia avait amené avec lui des artistes, spécialistes tant des techniques de modelage (Eucheir) que du décor (Eugrammos).

Dominique Briquel.

Anthony Tuck, *The Necropolis of Poggio Civitate (Murlo). Burials from Poggio Aguzzo di Tarquinia* (Collection « Archaeologica », n° 153) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2009, 146 pages, 16 planches de dessins, 33 planches de photographies, bibliographie, in 8°.

Les fouilles américaines menées sur le site de Murlo ont donné lieu non seulement à la découverte du fameux complexe palatial, mais aussi, en 1972, à la petite nécropole de Poggio Aguzzo, dont les neufs tombes, correspondant à des dépositions du milieu du VII^e^ siècle av. J.-C., dont l'étude est faite dans cet ouvrage. L'auteur, Anthony Tuck, examine successivement la typologie des différentes tombes (p. 5-10), en tire les conclusions chronologiques (p. 11-23), donne une présentation des types de céramiques (*impasto*, *bucchero* et « buccheroïde », la fouille ayant livré un seul exemple d'importation grecque avec un aryballe protocorinthien, les quatre autres vases de cette catégorie correspondant à des imitations locales) et de leur décor (p. 25-72), des objets métalliques (pointes de lance, fibules, un poignard et une boucle de ceinturon, p. 75-82), avant de procéder à un catalogue complet, tombe par tombe (p. 99-129). Ces neuf tombes, simples fosses où le défunt était inhumé avec les pièces d'un mobilier funéraire relativement limité, souvent de fabrication locale, illustrent bien la présence sur le site, à côté des élites, de tout une couche de population de statut social moins élevé : c'est l'intérêt de cette petite nécropole de nous la faire connaître.

Dominique Briquel.

Fulvia Lo Schiavo & Antonella Romualdi (dir.), *I complessi archeologici di Trestina di Fabbrecce nel Museo Archeologico di Firenze* (Accademia Nazionale dei Lincei, Monumenti Antichi, Serie Miscellanea XII-LXVI della serie generale) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2009, 205 pages, 56 pages de planches photographiques, 45 figures dans le texte, index.

Cette publication somptueuse, due à Fulvia Lo Schiavo et Antonella Romualdi qui avaient entrepris, en 1999-2000, de lancer une recherche collective sur le sujet, est exemplaire de ce que peut apporter une reprise complète de la documentation sur des matériels qui peuvent passer pour les plus connus et les plus étudiés. Les remarquables trouvailles de Trestina remontent à 1878, et ont été signalées dans les *Notizie degli Scavi* de 1880 (G. Fiorelli, col. 3-6) et on a tout de suite souligné la richesse des bronzes qui ont alors été découverts, comme la hache de parade, les extraordinaires trépieds à protomés de cerfs, de taureaux, de griffons, les casque, les oenochoés de type rhodien. S'ajoutant à l'absence d'informations précises sur les conditions de découverte, la dispersion des objets entre plusieurs collections (outre le musée de Florence, ceux de Pérouse et Arezzo en ont recueilli des objets) n'a évidemment pas aidé à se faire une juste idée de la nature de ce « complexe archéologique », au point qu'a très longtemps prévalu l'idée qu'il correspondait à un dépôt de bronzes votifs (sans qu'on ait beaucoup relevé la présence, à côté de bronzes, de quelques céramiques), jusqu'à ce que, indépendamment, les directrices de l'ouvrage et Mario Torelli (« Per una storia di Cortona e del suo territorio », *Ostraka*, 11, 2, 2002, p. 10), arrivent à la conclusion qu'on était en présence d'objets découverts dans une nécropole, qui avait comporté en particulier des tombes de type princier. Les maîtresses d'œuvre de l'entreprise ont su faire appel aux compétences nécessaires : une partie est consacrée à l'étude métallurgique et technologique des pièces (p. 173-193). Elles ont su rassembler une équipe de très grande qualité : nous signalerons seulement l'apport de Brian Shefton, le

grand connaisseur des oenochoés dites rhodiennes, qui non seulement reprend ici l'étude des pièces de Trestina, mais donne un catalogue à jour des exemplaires connus et donne de bons arguments en faveur de la provenance de Grande-Grèce des pièces de cet ensemble (p. 107-141). Désormais, on peut enfin comprendre ce qu'a été réellement le site : une nécropole qui, peut-être après une utilisation à l'époque proto-villanoviennne, a été d'une particulière richesse aux VII^e^ et VI^e^ siècles av. J.-C., dénotant la présence d'une aristocratie locale puissante qui bénéficiait de sa position privilégiée dans une zone où se mêlaient les apports étrusques, ombriens, falisco-capénates.

Dominique BRIQUEL.

Françoise VILLEDIEU, *La Vigna Barberini*, t. II : Domus, *palais impérial et temples ; Stratigraphie du secteur nord-est du Palatin* (Collection « Roma Antica », n° 6) : Rome, École française de Rome – Soprintendenza archeologica di Roma, 2007, 415 pages.

Après le tome premier, qui faisait le point sur l'histoire du site, sur l'état des sources et de la topographie (1997), paraît ce second volume, qui fait entrer directement dans le travail accompli par les archéologues de l'École française et de la Surintendance pendant plusieurs années — depuis 1984 en réalité — sur une partie précise du Palatin : les 18 000 m^2 de l'angle nord-est de la colline, face au Colisée. Cette terrasse de l'ancienne *Villa Barberini* avait, jusqu'alors, peu attiré l'attention. Le chantier a été mené avec méthode par des équipes homogènes et a apporté une connaissance nouvelle de cette région très riche sur le plan archéologique et historique. Les grands traits de l'histoire du lieu ont été dégagés avec précision : maisons dès le milieu du VI^e^ siècle et habitations tout au long de l'époque républicaine, une *domus* luxueuse à partir des années 30 av. J.-C., la construction d'une vaste et imposante terrasse au cours du I^er^ siècle, pour supporter une partie du palais flavien, des travaux d'entretien de cette terrasse pour protéger le palais d'un effondrement, la destruction par un incendie (peut-être celui de 191), des ruines rasées, la construction d'un sanctuaire qui subit plusieurs transformations au III^e^ siècle.

Ce sont les éléments matériels dégagés sur place, dans un long et minutieux travail, qui ont permis de tracer les grandes lignes de cette histoire. Ils sont présentés dans cet ouvrage, sachant que d'autres études pourront suivre, car ces fouilles ont permis de poser des problèmes qui, sur de nombreux plans, mériteront de nouvelles enquêtes.

L'ouvrage est organisé de façon dynamique. Après la présentation du projet et la délimitation du terrain (excellente photo aérienne permettant de juger de l'étendue précise du chantier), les auteurs présentent l'organisation des recherches sur le terrain, en particulier les pages très significatives sur la progression des recherches, sur la « tactique de la fouille », de campagne annuelle en campagne annuelle, sur la répartition des tâches, sur les méthodes de fouille et d'enregistrement des données.

Cette première approche permet d'aborder, de la façon la plus précise possible, le problème de l'évolution du site du VIII^e^ siècle av. J.-C. au III^e^ de notre ère. Il s'agit de la partie essentielle et exemplaire qui permet d'accrocher les données archéologiques à une chronologie qui reflète l'évolution de cette partie du Palatin. L'intégration des résultats des fouilles à la datation donne une vision à la fois globale et précise de la vie d'une partie importante de Rome jusqu'ici négligée.

Cette zone est restée longtemps peu habitée, même si des traces de céramique permettent de conclure à l'existence d'un habitat au VIII^e^ siècle. La période républi-

caine ne montre que quelques structures isolées, même s'il est possible de croire à une occupation relativement dense, dont les vestiges auraient été supprimés aux époques postérieures (à part une citerne et quelques murs conservés).

La plus importante transformation date de la deuxième moitié du Ier siècle av. J.-C. Il s'agit de la construction d'une *domus* d'une surface non négligeable et qui a subi de nombreuses transformations. Probablement est-ce la demeure d'un personnage important et riche du début du principat d'Auguste. Les traces de décor sont abondantes, décors peints des années 15 av. J.-C – 45 ap. J.-C.), revêtements muraux de marbres colorés, antéfixes... On peut supposer que ce personnage, dont nous ne connaissons rien d'autre que son habitat, était un proche d'Auguste.

Cette *domus* a été détruite brutalement, sans doute à la suite d'un glissement de terrain dû, peut-être, à une secousse sismique (troisième quart du Ier siècle ap. J.-C.). Des structures mal ancrées se sont effondrées. C'est ce qui permit une nouvelle étape dans la vie urbaine de cette zone. En effet, efforts de déblaiement, de récupérations et de remblaiement suivirent rapidement l'accident. Ils s'inscrivirent dans une perspective plus large, et impériale, en créant un lien avec la *Domus Tiberiana* néronienne ou, plus sûrement, avec le palais flavien. Les travaux ont commencé certainement peu après l'arrivée de Vespasien au pouvoir, en 70.

Les nouveaux bâtiments mis au jour par les fouilles appartiennent à un quartier du palais impérial, ce qui augmente d'autant la superficie habituellement attribuée à ce palais. Leur construction a été permise par l'établissement d'une terrasse permettant un nouvel agencement des espaces par rapport au reste de la colline du Palatin. Les travaux de recherche entrepris ont permis de définir les différentes étapes d'aménagement, en particulier du corps central, avec ses galeries, ses salles, ses murs, ses canalisations, les retouches réalisées au cours des temps... Il serait ici inutile d'entrer dans les détails qui sont parfaitement donnés, avec une clarté et une précision scientifiquement impressionnantes. Grâce à la découverte d'estampilles et de marques de fabrique imprimées sur les briques ont pu être définies plusieurs étapes : 40-59, 60-93 (avec une estampille de 75), 93-108 et 123. Les travaux ont été continus, et Hadrien y a apporté sa pierre dans une mesure qu'il est difficile d'évaluer. En outre, les affectations des bâtiments ont souvent changé et les réorganisations ont été nombreuses. Les détails en sont donnés. De nouveaux travaux d'entretien eurent lieu sous Antonin et, postérieurement, au IIe siècle (salle centrale, jardin, installation d'un porche...).

L'épisode suivant, qui a tout réorienté, est un incendie qui fit démanteler, disparaître et abandonner la partie septentrionale du palais. Il se produit en 191-192, sous Commode. Il permet une reconstruction qui modifie considérablement l'aspect de l'angle nord-est du Palatin. Celle-ci se déroule en deux étapes principales. La première touche les infrastructures de la terrasse, fragilisées par l'incendie et permet un réaménagement de l'esplanade sur laquelle est établi un nouveau monument. Ce nouvel ensemble est organisé autour d'un grand temple avec péribole. L'ensemble est daté de l'époque sévérienne. Il transforme totalement l'aspect général de la zone avec ses murs, ses portiques, son entrée monumentale, ses aires dallées, son jardin, ses fontaines, ses statues, son temple. L'interprétation et la datation de ces travaux laissent encore place à quelques doutes. Pour certains, étant donné la cohérence de la construction, il n'y eut qu'un seul décideur, Élagabal. Il est possible qu'il y ait eu une première étape de protection du niveau supérieur avant l'établissement du complexe religieux. Mais la réalisation du temple doit être attribuée à une époque antérieure à Élagabal. Peut-être était-il dédié à Jupiter *Propugnator*, à Jupiter *Victor*, à Jupiter *Conservator*, à Jupiter *Ultor*. Peut-être d'ailleurs y a-t-il toujours eu sur cette plateforme la présence d'une

divinité liée à la puissance impériale. Dans tous les cas, Élagabal intervint pour faire de ce temple celui de *Sol Elagabalus* avant que Sévère Alexandre ne le rende à Jupiter *Ultor*.

La présentation générale est parfaite. La bibliographie couvre l'ensemble des recherches et tient compte des trouvailles les plus anciennes, qui ont souvent orienté les fouilles. L'illustration est riche et diverse : des photographies marquent l'évolution du travail au cours des différentes campagnes et donnent les détails permettant d'appuyer le texte ; les schémas, les coupes stratigraphiques ne cachent rien des découvertes et des interprétations successives données par les fouilleurs. Le souci pédagogique est toujours présent, pour faire de cet ouvrage un livre d'archéologie et d'histoire. Il s'agit d'un modèle.

Jean-Pierre MARTIN.

Gérard MOITRIEUX, avec la collaboration de Jean-Noël CASTORIO et de Henri LAVAGNE, *Le Nouvel Espérandieu*, t. III : *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule ; Toul et la cité des Leuques* : Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres – diff. De Boccard, 2011, XXIII et 420 pages, 214 planches en noir et blanc.

L'entreprise de longue haleine que dirige Henri LAVAGNE, consistant à publier une série intitulée *Le Nouvel Espérandieu*, vient de franchir une nouvelle étape avec la parution d'un troisième volume (les comptes rendus des deux précédents figurent dans la *REL*). Rappelons qu'il s'agit de se replacer dans les *uestigia* d'Émile ESPÉRANDIEU pour effectuer à nouveau, avec les moyens d'aujourd'hui, la recension, cité par cité, de toutes les sculptures sur pierre réalisées en Gaule durant l'époque romaine, autrement dit des œuvres déjà répertoriées et de celles qui ont été découvertes et publiées depuis la parution du *Recueil* initial, avec pour condition d'admission que ce soient des documents figurés, à l'exclusion des décors architectoniques, même végétaux.

La cité des *Leuci* (Leuques), objet de ce volume, couvrait un territoire correspondant au centre et au sud de la Lorraine actuelle, incluant les actuels départements des Vosges, de la Meurthe-et-Moselle et de la Meuse, avec pour capitale *Tullum*, de nos jours Toul. Comme pour bien d'autres cités gauloises, les textes antiques ne lui accordent que quelques brèves mentions : César, *B.G.*, I, 40, 11 ; Strabon, *Géographie*, IV, 3, 4 ; Lucain, *Bellum ciuile*, I, 424 ; Pline l'Ancien, *N.H.*, IV, 106 ; Tacite, *Histoires*, I, 64, 1 ; Ptolémée, *Géographie*, II, 9, 7 ; *Notitia Galliarum*, V, 4 ; Claudius Marius Victor, *Alethia*, III, 205-209. Cet ouvrage est le premier de cette série à se consacrer à toute une cité et non à une ville unique, comme les deux précédents, et de surcroît à un espace de peuplement véritablement gaulois, alors que les deux villes concernées par les volumes antérieurs, Vienne et Lyon, étaient des colonies, de plus situées dans la vallée du Rhône, et très affectées, à ce double titre, par une influence romaine directe. Le lecteur peut donc s'attendre à trouver dans ce troisième volume des œuvres exprimant une personnalité gauloise plus affirmée, mais non pour autant exemptes de caractéristiques d'origine extérieure. En effet, le territoire des Leuques était traversé par la Moselle, une voie de communication très fréquentée à l'époque romaine (voir les *Res gestae* d'Ammien Marcellin et la *Mosella* d'Ausone), et par la route d'Agrippa vers Cologne, dont *Tullum* était une ville-étape, ce qui entraînait des passages et des séjours de Romains originaires d'Italie, mais dont l'influence restait incomparablement plus faible que dans la vallée du Rhône. En revanche, les Leuques se montrent

plus représentatifs de la Gaule non méditerranéenne, et nous avons avec eux une annonce de ce que devraient contenir, du moins en proportion majoritaire, les prochains volumes à paraître. Pour revenir à celui qui se consacre aux Leuques, il commence par une préface de Jean Leclant, la dernière qu'il aura rédigée pour cette série, puisqu'il nous a quittés en septembre 2011. On y trouve ensuite une note explicative rédigée par Henri Lavagne et portant principalement sur les critères de choix et de classement des œuvres, la structure et le contenu des notices, la spécificité du volume, ses rapports avec les ouvrages de la *Carte Archéologique de la Gaule* couvrant les mêmes départements, et pour finir un rappel des travaux antérieurs de Gérard Moitrieux et de Jean-Noël Castorio. L'intervention du premier commence par un exposé sur la cité des Leuques et ses limites, incertaines sur une partie de leur tracé, mais à définir le plus précisément possible, pour accueillir — ou renvoyer à des volumes ultérieurs — les sculptures retrouvées dans les secteurs périphériques. Elle se poursuit par des remarques préliminaires sur la sculpture leuque, où s'observe « une répétition plus ou moins adroite de modèles issus du monde gréco-romain », en même temps que des convergences avec des œuvres retrouvées dans des cités limitrophes, les Médiomatriques (Metz), les Lingons (Langres), les Séquanes (Besançon) et les Trévires (Trèves). Gérard Moitrieux exprime l'hypothèse d'ateliers locaux ayant reçu au départ leur formation d'artistes extérieurs. Il donne aussi une indication de nature déterminante : pour les sculptures présentées dans le volume, on a fait appel dans la partie occidentale et centrale de la cité, y compris à Toul, à un calcaire souvent de bonne qualité, tandis qu'à l'approche des Vosges, c'est le grès, roche se prêtant mal à une sculpture fine, qui a servi de matière première. Le matériau utilisé a donc beaucoup compté dans le niveau artistique des œuvres — du moins pour ce qui nous en apparaît aujourd'hui.

Dispersées à l'origine sur près de cent cinquante communes, et regroupées aujourd'hui en majorité dans sept musées, les sculptures se concentrent surtout dans quelques sites attendus : la capitale de la cité, Toul, mais en nombre décevant (pas même trente pièces) ; Naix-aux-Forges, *vicus* qui pourrait bien avoir précédé, au moins durant quelques années, *Tullum* dans les fonctions de chef-lieu (près de cent cinquante) ; Grand, sanctuaire important (plus de deux cent trente) ; Soulosse, autre *vicus* (quantité supérieure à quatre-vingts) ; enfin Deneuvre, sanctuaire de source dédié à Hercule (cent trente pièces). Le lecteur pourra localiser ces sites sur une carte de la cité insérée dans l'ouvrage, mais on peine à la trouver (p. xvi) et, trop austère, elle parle peu à qui n'est pas de la région. Le volume rassemble un nombre très élevé de notices, mille cent dix-neuf, dont il faut immédiatement préciser que près de neuf cents ne figuraient pas dans le recueil initial d'É. Espérandieu. Ainsi se voit considérablement modifiée l'image de la cité des Leuques, jusqu'alors tenue pour faiblement pourvue de lapidaire et considérée comme restée à l'écart de la romanisation, notamment sur le plan culturel : elle apparaît désormais comme étant d'un niveau tout à fait comparable à celui de ses voisines. Pour des raisons de simplicité et de clarté, la présentation des pièces décrites a fait l'objet d'un classement géographique et non thématique : d'abord celles provenant de sites bien identifiés dans la cité, puis les œuvres également originaires de celle-ci, mais dont la localisation précise demeure inconnue, enfin celles dont l'origine a été considérée comme étrangère à la cité. Les auteurs y ont ajouté un chapitre pour les *incerta* (moins de quinze), les *dubia* (un peu plus de vingt), et celles reconnues comme modernes ou fausses (moins de dix). À l'intérieur de ce premier classement, on a opéré une répartition par communes actuelles, classées selon l'ordre alphabétique. Le lecteur, en fait, y sera peu sensible, surtout s'il effectue ses recherches à partir des index très détaillés qu'il trouvera aux

p. 389-396. Les œuvres qui font l'objet des notices se composent en majorité de stèles funéraires, exprimant souvent la réussite sociale des défunts, notamment par le moyen de scènes professionnelles ou de la suggestion d'une culture de l'écrit, ainsi que d'autels sculptés. On y trouve également de nombreuses statues de divinités, Hercule surtout, puis Jupiter, Vénus (la seule déesse qui soit nominalement identifiée dans la cité), enfin des dieux et des déesses indigènes. En sens inverse, on remarque une absence à peu près totale de statues figurant des personnages publics en toge, pourtant fréquents dans les *corpus* statuaires urbains des cités (disparitions voire destructions systématiques contribuant à expliquer la faiblesse numérique des œuvres en provenance de *Tullum* ?). Dans les notices, toujours substantielles, consacrées à chacune des œuvres, entières ou réduites à l'état de fragments isolés, les descriptions se distinguent par leur caractère minutieux et leur précision. On y trouve en outre une confrontation des analyses et des interprétations antérieures, et de celles personnellement émises, avec prudence, par l'auteur, qui y ajoute, notamment, des appréciations esthétiques, des argumentations stylistiques et des propositions de datation, manifestant une grande familiarité avec la sculpture gallo-romaine, beaucoup de sensibilité et un sens aigu de l'observation.

Pour ce qui concerne l'illustration, une sélection a été opérée, qui n'a conservé qu'un peu plus de deux cent dix planches : celles-ci, à vrai dire, montrent souvent plusieurs œuvres. On a renoncé à y faire figurer des fragments trop petits ou visiblement dépourvus d'intérêt. Pour les œuvres retenues, la qualité des photographies apparaît inégale, malgré les efforts de l'auteur et la mise en œuvre des derniers progrès : Henri Lavagne lui-même, dans sa note explicative, la trouve inférieure en netteté à celle des deux volumes précédents, mais reconnaît que la cause doit en être attribuée aux œuvres elles-mêmes, à leurs contours souvent affectés d'un certain flou ou montrant dans les détails une part d'ambiguïté, à mettre au compte du matériau utilisé, de maladresses dans la réalisation ou des atteintes des siècles, ainsi qu'à leur emplacement actuel, parfois assez peu favorable à une prise de vue. Il convient toutefois de souligner que l'absence d'intérêt esthétique ou la faiblesse de celui-ci ne diminue pas la valeur documentaire des pièces qui en souffrent.

Quelques exemples, particulièrement suggestifs, permettront à ce compte rendu ne pas demeurer trop abstrait. Malgré son grand intérêt, on laissera de côté la stèle habituellement considérée comme figurant la déesse de la pharmacie, trouvée à Grand, et souvent reproduite dans les publications (notice 729, pl. 136), de même que deux autres, de sujet et d'aspect voisins (notices 728 et 730, pl. 135 et 137). Il a paru plus justifié d'insister, à l'intention des lecteurs de la *REL*, sur la stèle de la notice 21, montrée sur la pl. 6 : d'une facture qui figure parmi les plus soignées du *corpus* leuque, elle montre deux femmes debout, sculptées de face, vêtues chacune de deux tuniques longues et d'un manteau. L'une tient à la manière d'une plume à écrire ce qui ressemble étrangement à un couteau — travail de sculpture inachevé ? stèle à l'origine peinte, ce qui supprimait cette bizarrerie ? — l'autre presse contre elle une boîte, dont elle relève le couvercle et qui évoque pour l'auteur de ces lignes un étui destiné à recevoir des tablettes, comme il en est représenté, mais de manière plus fruste, sur deux autres stèles au moins du volume. Il ne semble pas impossible qu'il y ait là, dans le contexte si fréquemment valorisant de ces stèles à personnages, une référence à une activité littéraire des deux femmes représentées. Une inscription gravée dans la partie haute de la stèle et devenue très lacunaire ne nous éclaire malheureusement pas.

Dans le volume, une petite série est formée par les représentants, chez les Leuques, d'un groupe assez répandu dans le nord-est de la Gaule, où il se dressait en

haut d'une colonne, celui d'un Jupiter cavalier dont le cheval terrasse de ses pattes antérieures un monstre anguipède. Elle contribue dans ces pages à montrer la bonne insertion de la cité dans la sculpture cultuelle régionale. Deux d'entre ces groupes, réalisés en grès, ont été retrouvés à l'état de fragments, pour avoir subi une destruction méthodique (n° 322-323, pl. 66 et 67). D'un troisième (n° 717, pl. 129), victime d'importantes mutilations, ne subsistent que la partie inférieure du cavalier, un cheval sans jambes ni tête, un anguipède sans tête ni bras droit, mais l'œuvre dégage l'impression d'une bonne maîtrise de la sculpture gréco-romaine — avec cependant quelques maladresses. Un autre se montre mieux conservé : retrouvé dans la Moselle, près de Portieux, il subsiste presque entier, à l'exception de la main droite du cavalier, d'une jambe du cheval et de la main gauche de l'anguipède. L'apparence globale, compte tenu des limites présentées par le grès utilisé pour la réaliser, révèle un sculpteur doué d'une maîtrise certaine (photo de couverture, et n° 394, pl. 79). Un dernier groupe, proche de cette série, s'en différencie néanmoins à plusieurs égards : le cavalier s'y voit représenté en majesté, d'une manière qui évoque les statues équestres impériales, et c'est un petit personnage ailé, non plus une figure chthonienne, qui se tient sous le cheval (p. 247-249, n° 718, pl. 130-131). Une qualité particulière d'aspect, due à un recours au calcaire, suggère de la part du sculpteur un talent que relativisent toutefois plusieurs disproportions dans les composantes de cette œuvre. Quoi qu'il en soit, ces groupes, destinés comme la plupart des statues de divinités présentées dans ce volume à une exposition dans l'espace public, sont révélateurs, dans leurs qualités et leurs déficiences, des capacités que possédaient les ateliers dont ils provenaient, indéniablement choisis pour réaliser ces œuvres parmi les meilleurs de la région et, plus généralement, de la cité où elles se dressaient.

Outre son très grand intérêt pour ce qui concerne son sujet — les sculptures figurées sur pierre, dont il révèle une quantité insoupçonnée auparavant — ce livre, fruit d'un travail considérable, en a un autre, de la plus haute importance également : restituer à la cité des Leuques la réalité de son développement économique et de son insertion culturelle et religieuse parmi les grandes cités de la Gaule Belgique, et effacer l'anomalie que constituait l'apparente situation en retrait de ses voisines. Pour les historiens de l'art, mais aussi pour les chercheurs qui travaillent sur les religions romaine et gallo-romaine, ceux qui étudient la vie quotidienne, économique, culturelle des Gaulois sous l'Empire, des habitants de la province de Belgique, et plus particulièrement de ceux de la cité des Leuques, il constituera une source précieuse. Pour les latinistes enfin, il contribuera à un ancrage territorial et iconographique — évidemment très partiel — d'œuvres littéraires comme celles citées plus haut dans ces lignes, auxquelles on ajoutera celles d'auteurs ayant traité de la Gaule du Nord-Est, tels que Tacite dans ses *Histoires*, Ausone avec sa *Mosella*, ou encore le rhéteur inconnu qui a composé, en 310, le *Panégyrique de Constantin*, dont un passage, la section 21, 4, rappelle une vision d'Apollon et de la Victoire reçue par cet empereur — vision à localiser, selon toute vraisemblance, dans le sanctuaire de Grand et au milieu d'un décor sculpté dont certaines pièces, ayant franchi les siècles, se trouvent décrites et montrées dans ce troisième volume du *Nouvel Espérandieu*.

Robert Bedon.

Robert Bedon (dir.), Macellum, taberna, portus : *les structures matérielles de l'économie en Gaule romaine et dans les régions voisines* (*Caesarodunum*, n° 43/44) : Limoges, PULIM, 2011, 439 pages.

Ce volume s'inscrit dans une entreprise initiée par Raymond Chevalier en 1972 et qui consiste à organiser, tous les ans ou tous les deux ans, des colloques sur différents aspects de la Gaule romaine et des régions voisines (urbanisme, architecture, aménagement des territoires, vie quotidienne) et d'en publier les actes, enrichis par des discussions et d'autres textes, dans un volume de la série *Caesarodunum*. Il s'agit cette fois d'un colloque organisé conjointement par le Centre A. Piganiol et par l'équipe « Espaces Humains et Interactions culturelles » (EA 1087) à Limoges, en 2009, sur « Les structures architecturales de l'économie dans les villes et les agglomérations secondaires de la Gaule romaine et des régions voisines ». L'expression « régions voisines » est à entendre au sens large, puisque l'aire géographique considérée s'étend à la Macédoine occidentale, à la Dacie, à l'Italie, à la Germanie et à l'Afrique... La première partie du titre de la publication, « *Macellum*, *taberna*, *portus* » (au pluriel sur la page de couverture : « *Macella*, *tabernae*, *portus* »), ne prend en compte qu'une partie des constructions ou des aménagements à fonction économique étudiés : il faut y ajouter les relais routiers, les bâtiments et installations pour les animaux, les entrepôts etc. Tous ces bâtiments, structures, aménagements, outre leur fonction dans l'économie, occupaient une place importante en termes de surface et de volume dans les paysages urbains et ruraux, et donc une place importante dans les esprits. Il s'agissait d'architecture monumentale pour les uns, les *macella* notamment (volonté ostentatoire dans le cadre de l'évergétisme), de constructions modestes pour les autres, mais avec une recherche d'attractivité pour les établissements de vente. Dans son introduction, Robert Bedon met bien en avant l'importance des installations portuaires (fluviales, lacustres ou maritimes) en raison des difficultés du transport par route. Les seize articles du volume sont répartis en quatre sections : « Structures bâties », « Structures portuaires, fluviales et maritimes », « L'économie dans les villes », « De la région au groupe de provinces ».

Dans la première section, Laurent Guyard et Sandrine Bertaudière étudient deux pôles commerciaux du Vieil-Evreux (Eure) : l'un est identifié avec réserves comme un *forum* (le « Champ des dés », qui tire son nom des nombreuses tesselles blanches et noires ramassées autrefois par les enfants du village pour jouer), l'autre est un *macellum* inachevé (le « Champ des os ») dont la construction a débuté, près des thermes, à l'aube du III^e^ siècle p. C., dans le cadre d'une reconstruction du sanctuaire, cœur et raison d'être de cette agglomération. Emilia Mastrobattista compare les « maisons allongées » de Bliesbruck-Rheinheim (Moselle) aux « maisons boutiques » de Pompéi (présentes aussi dans d'autres villes : Herculanum, Ostie, Aquilée...). Ces structures, toutes en longueur et ouvertes sur la rue par une boutique, comportent, en arrière, des pièces qui combinent les fonctions de résidence et de production. Malgré le décalage chronologique entre les vestiges observables à Pompéi et ceux de la Gaule, on retrouve le même principe d'exploitation de l'espace urbain pour une production artisanale active pendant toute l'année. Robert Bedon tente de restituer par les textes (Ausone et Sidoine Apollinaire en particulier) et l'iconographie un type de structure dont aucune trace matérielle n'a encore pu être identifiée (et ne le sera sans doute jamais) : les boutiques de libraires. Il est dommage qu'il n'ait pas joint à son texte la seule source iconographique intéressante, un dessin réalisé au XVII^e^ siècle d'un bas-relief de Neumagen (près de Trèves en Allemagne), aujourd'hui perdu, et qui représente une personne (peut-être un libraire) retirant un rouleau d'une étagère. Marie-Hélène Corbiau traite d'un sujet

peu étudié et pourtant fondamental pour les échanges commerciaux : celui des relais routiers. Elle se concentre ici sur les voies septentrionales de l'Empire : Reims-Trèves, Reims-Cologne, Reims-Bavay, Boulogne-Cologne, Metz-Tongres. Sept établissements identifiés et mis au jour sont présentés, à commencer par le plus connu, celui de Chameleux (Belgique). Il s'agit de constructions en général solidement maçonnées, organisées autour d'une grande cour intérieure permettant le stationnement des véhicules. Marie-Thérèse Cam enfin produit une exemplaire étude littéraire des bâtiments et installations pour les animaux utiles aux tâches économiques : bovins et équidés. S'appuyant sur les témoignages des agronomes et des vétérinaires, avec une grande attention portée au vocabulaire employé (voir par exemple l'interprétation de *pontile*) et à la tradition manuscrite (dans plusieurs cas elle donne même l'apparat critique), elle tente de restituer la structure architecturale (orientation, élévation, ouvertures, dimensions), le sol particulier et les aménagements de ces bâtiments.

La deuxième section s'ouvre sur un article d'Emmanuel Abetel traitant des ports et des relations commerciales sur les cours d'eau en Helvétie. D'emblée, cette étude inverse une tendance à considérer la voie fluviale ou lacustre comme un pis-aller et de toute façon secondaire par rapport à la voie terrestre. Elle montre qu'au contraire, ce sont les montagnes et l'absence de cours d'eau navigables qui ont imposé des ruptures de charge et ce, dès l'époque celtique. S'appuyant à la fois sur l'archéologie et sur l'épigraphie, elle éclaire les différents aspects de la question : le réseau fluvial et lacustre, la nature des échanges commerciaux, les structures portuaires, les structures administratives et militaires. Hughes Langlois s'intéresse, lui, à un bassin aujourd'hui très important en matière d'échanges commerciaux par voie d'eau, mais peu mentionné dans l'Antiquité : la basse vallée de la Seine, de Paris à l'embouchure. La morphologie de l'estuaire a beaucoup changé après les aménagements réalisés depuis le XIX^e^ siècle, et les structures antiques sont difficilement repérables dans ce secteur. La localisation des ports de Harfleur et de Lillebonne est hypothétique. Des restes matériels sont en revanche étudiables à Rouen, Caudebec, Les Mureaux, Nanterre et Paris, bien sûr, où la construction du parking sous le parvis de Notre-Dame a permis de dégager des tronçons de quai. Aucun aménagement antérieur à l'occupation romaine n'a été repéré à ce jour. Sara Antonio enfin nous entraîne loin de la Gaule, dans le port de l'ancienne Epidamnos / Dyrrachium, aujourd'hui en Albanie. Elle étudie un complexe difficile à interpréter car les fouilles d'urgence qui l'ont mis au jour en 2007 sont limitées dans l'espace : il s'agit d'entrepôts, autour d'une cour, avec une ruelle et quelques éléments d'aménagements portuaires. La phase la plus ancienne appartient à l'époque hellénistique (fin IV^e^ – début III^e^ siècle a. C.). Les aménagements romains les plus importants paraissent dater des règnes de Trajan et d'Hadrien.

La troisième section se distingue de la première par le fait que ce sont cette fois des ensembles qui sont pris en compte. Paola Carfora, Stefania Ferrante et Stefania Quilici Gigli étudient deux secteurs bâtis, tardo-républicains, présentant des caractéristiques économiques (production, conservation, vente) le long de la principale artère de Norba (Latium, Italie). Frédérique Nucci, qui a soutenu en 2005 une thèse sur le site de Mariana en Corse, livre ici un panorama des équipements économiques aujourd'hui mis au jour dans cette importante cité maritime fondée au début du I^er^ siècle a. C. : *insulae* à *tabernae*, ports, quais, entrepôts, aménagements fluviaux du Golo, épaves de deux embarcations dont l'une reste encore à étudier. Du reste, l'ensemble du site n'est que partiellement fouillé et il y a là un terrain de recherche prometteur pour les années à venir. Elsa Rocca et Fathi Bejaoui étudient trois édifices destinés aux échanges à Ammaedara (Haïdra, Tunisie) : le marché et deux « monuments à auges ». La fonction de ces monuments,

dont d'autres exemplaires ont été retrouvés dans la région, reste mystérieuse : perception ou distributions publiques de denrées, échanges d'objets de valeur (J.-C. Golvin, qui a déjà publié une étude du petit monument à auges, a mis en valeur son caractère particulièrement protégé) ?

Dans la quatrième section, Jeanne-Marie Demarolle et Jean-Paul Petit s'intéressent à un domaine peu étudié pour la Gaule et les provinces du Nord : l'artisanat alimentaire (boucheries, boulangeries, établissements de restauration). Partant de fouilles récentes en Gaule Belgique et en Germanie, ils s'interrogent sur les méthodes d'identification des structures correspondant à cette activité. Nicolas Mathieu, Bernard Rémy, Henry Desaye et Philippe Leveau associent leurs compétences épigraphiques et archéologiques pour une recherche sur les occurrences épigraphiques des termes d'architecture en rapport avec l'économie en Gaule, en Germanie et dans les provinces alpines. Le corpus est maigre : 2 occurrences de *diaeta*, 1 de *fabrica*, 1 de *figlina*, 2 de *horreum*, 5 de *macellum*, 1 de *mercatus*, 1 de *portus*, 4 de *taberna*, mais l'étude est intéressante et instructive. Tandis que, dans la section précédente, Frédérique Nucci s'était occupée d'une cité de la côte orientale de la Corse, c'est la côte occidentale de l'île qui est l'objet de la communication de Stéphanie Oberti. Cette côte est envisagée dans son ensemble, avec une revue des sources textuelles et des principaux sites sous-marins et terrestres. Il est ainsi établi que ce littoral a été une zone d'échanges active pendant toute la période romaine, particulièrement importante entre le I^er^ et le III^e^ siècle p. C. Lorenzo Quilici traite du secteur de côte italienne compris entre Terracine et Gaète de façon originale. Ce rivage, difficilement accessible dans sa partie sud, est surtout connu pour ses grandes villas littorales, notamment celle de Sperlonga (grotte de Tibère), caractérisées par le luxe qui les oppose aux simples *uillae rusticae*. C'est l'aspect économique de ces établissements qui est ici envisagé, avec des possessions s'enfonçant profondément dans les terres et des installations de pisciculture à l'échelle industrielle, pas seulement conçues pour l'agrément. Radu Ciobanu termine cette section avec une étude des structures économiques en Dacie à partir des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques : les routes et les systèmes de douanes (avec une partie sur les utilisateurs de ces réseaux : négociants, patrons, avocats et collèges), le *macellum* d'Ulpia Traiana, la douane de Porolissum, les *horrea* des camps militaires.

Nous avons donc là un volume fort utile, puisqu'il aborde sous des éclairages divers (littérature, épigraphie, archéologie, iconographie) un domaine souvent délaissé au profit de l'architecture monumentale plus spectaculaire, celui du cadre de vie des artisans, des commerçants, des transporteurs : la rue avec ses boutiques, le port avec ses quais et ses entrepôts, le marché et ses aménagements, l'écurie et le relais routier, le poste de douane etc. Malheureusement la forme n'est pas à la hauteur du fond. Outre un manque de cohérence typographique dans l'emploi des exposants ou des majuscules, un manque de cohérence dans les références bibliographiques, la reproduction des figures (essentielles dans le traitement de ce type de sujet) est tellement défaillante que la plupart des légendes incluses dans les images sont illisibles.

Philippe Fleury.